

**Note ajoutée à l'article "On The function of cognition" (1885) lors sa reprise en 1909 dans *The Meaning of Truth* :**

« Note. Le lecteur verra facilement tout ce qui, quant à la description de la relation de vérité que je devais développer plus tard dans *Le pragmatisme*, est déjà explicite dans cet article plus ancien, et ce qui ne devait être défini que plus tard.

**A) Dans ce premier article, nous trouvons distinctement affirmé :**

1. La réalité, extérieure à l'idée vraie ;
2. Le critique, lecteur ou épistémologue, avec sa croyance propre, comme garant de l'existence de cette réalité ;
3. L'environnement dont on peut faire l'expérience, comme le véhicule ou l'intermédiaire qui met en rapport connaissant et connu, et qui fournit la *relation* cognitive ;
4. La notion de *viser* la réalité par cet intermédiaire, comme condition pour que nous puissions dire que nous la connaissons ;
5. La notion de *ressembler* à cette réalité et, éventuellement, d'agir sur elle, pour prouver que c'est *elle* que nous visons et non autre chose ;
6. L'élimination du « gouffre épistémologique » de telle manière que la relation de vérité toute entière se produit à l'intérieur des continuités de l'expérience concrète, est constituée de procès particuliers, variant suivant les objets et les sujets, et est susceptible d'être décrite en détail.

**B) Les défauts de cette ancienne description sont :**

1. L'importance peut-être indûment accordée à la ressemblance dont, bien qu'elle ait un rôle fondamental pour la connaissance, on peut si souvent se passer ;
2. L'insistance indue au sujet de l'action produite sur l'objet lui-même, action qui dans nombre de cas permet en effet de décider qu'il est l'objet auquel nous nous référons, mais qui manque souvent ou est remplacée par des actions produites sur d'autres choses qui sont en rapport avec l'objet ;
3. Le développement imparfait de la notion généralisée de l'aptitude à fonctionner de la sensation ou de l'idée comme équivalent de cette adaptation satisfaisante à la réalité particulière, qui constitue la vérité de l'idée. C'est cette notion plus généralisée englobant toutes les spécifications de viser, convenir, agir ou ressembler, qui distingue la manière de voir, développée, de Dewey, Schiller et la mienne ;
4. Le traitement, à la page 48 des perceptions comme l'unique domaine de la réalité. Je traite aujourd'hui les concepts comme formant un domaine coordonné au premier. »<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> *Op. cit.*, 1909, pp. 41-42. [49-50]. Les indications A) et B) ont été ajoutées par nous.

## Citations :

1) « Pour atteindre la clarté parfaite dans nos pensées d'un objet, dès lors, nous devons seulement considérer quels effets d'un genre pratique concevable pourront être impliqués par l'objet – quelles sensations nous devons en attendre, et quelles réactions nous devons préparer ? Notre conception de ces effets, dès lors, est pour nous notre conception entière de l'objet, aussi loin que cette conception possède une signification positive. Tel est le principe de Peirce, le principe du pragmatisme. Je pense quant à moi qu'il peut être exprimé plus généralement que de la manière dont Peirce le formule. Le test ultime de ce qu'une vérité signifie pour nous est en effet la conduite qu'elle dicte ou qu'elle inspire. Mais elle l'inspire car elle annonce quelque tournant de notre expérience qui réclamera précisément de nous cette conduite. Et je préfère pour notre propos ce soir exprimer le principe de Peirce en disant que la signification effective de toute proposition philosophique peut toujours être ramenée à quelque conséquence particulière, dans notre future expérience pratique, qu'elle soit active ou passive ; l'important se situant plutôt dans le fait que l'expérience doit être particulière, plutôt que dans le fait qu'elle doit être active<sup>2</sup> »

2) « Quand nous parlions de conséquences “pratiques” comme ce qui constitue la signification des idées, ou des différences “pratiques” que nos croyances entraînent pour nous, quand nous disions que la vérité d'une croyance consiste en sa valeur “efficace”, etc., notre langage était évidemment trop négligé, car on s'est imaginé presque unanimement que, par le mot “pratique”, nous entendions l'opposé de ce qui est théorique ou véritablement cognitif ; [...]. D'autre part, on entend souvent par le mot pratique ce qui est concrètement déterminé, l'individuel, le particulier et l'efficace, par opposition à l'abstrait, au général et à l'inerte. En ce qui me concerne, toutes les fois que j'ai mis en relief la nature pratique de la vérité, c'est là principalement ce que j'ai eu à l'esprit. Les “pragmata”, ce sont les choses dans leur pluralité »<sup>3</sup>.

3) « Ma thèse est que la connaissance en question est constituée par le déplacement à travers les expériences intermédiaires. [...] La connaissance, toutes les fois que nous l'envisageons concrètement, signifie « déplacement » déterminé, à travers des intermédiaires, depuis un *terminus a quo* jusqu'à un *terminus ad quem* ou en direction de ce dernier. Les intermédiaires étant autres que les termes, et leur étant reliés par les liens associatifs ordinaires (que ces liens soient de type « extérieur » ou de type logique, c'est-à-dire classificatoire), il n'y a, semble-t-il, rien de spécialement unique dans le cas des processus de connaissance. Ils font intégralement partie de l'expérience. »<sup>4</sup>

4) « Tels sont les caractères essentiels de la relation cognitive lorsque le savoir est de type conceptuel, autrement dit qu'il est un savoir « sur » un objet. Il consiste en expériences intermédiaires (possibles sinon effectives), se développant par un mouvement continu pour s'achever enfin lorsque est atteinte la perception sensible qui est l'objet. [...] C'est dans ce fait de continuer et de corroborer, pris non dans un sens transcendantal, mais au sens où il indique des transitions vraiment éprouvées, que consiste tout ce que peut contenir ou signifier la connaissance d'une perception par une idée. »<sup>5</sup>

5) « Et je ne parle pas seulement de nos idées de choses imperceptibles telles que les ondes de l'éther, ou les « ions » dissociés ou des sentiments que nos voisins manifestent ; je parle aussi d'idées que nous pourrions vérifier si nous voulions en prendre la peine, et que nous tenons pour vraies, bien qu'elles ne se soient pas achevées en une perception, parce que rien ne nous dit « non » et qu'il n'y a pas en vue de vérité contraire. Continuer à penser sans être arrêté est, quatre-vingt dix-neuf fois sur cent, ce qui remplace pratiquement pour nous la connaissance au sens complet du terme »<sup>6</sup>.

<sup>2</sup> JAMES W., “Philosophical conceptions and practical results”, in *Collected essays and reviews by William James*, Longmans, Green and Co., Bombay, Calcutta, and Madras, 1920 [1898], pp. 411-412.

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 206-207. [136-137]

<sup>4</sup> *The Meaning of Truth*, Op. cit., p. 142. [102]

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 109. [85].

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 116. [88]. Voir [B1]

6) « Le mot universalité n'a pas de signification lorsqu'on l'applique à leur corps psychique ou à leur structure, qui est toujours finie. Il ne possède de signification qu'appliqué à leur usage, teneur, ou référence au genre d'objet qu'ils peuvent révéler »<sup>7</sup>.

7) « Dans le chapitre XXII, nous verrons comment cette traduction [de l'ordre perceptif en ordre conceptuel] se déploie toujours en fonction de quelque *intérêt* subjectif, et comment la conception avec laquelle nous saisissons une portion d'expérience sensible n'est rien d'autre qu'un instrument téléologique. Cette fonction entière de concevoir, fixer et conserver des significations n'a pas de sens en dehors du fait que le concepteur est une créature aux buts partiels et aux fins privées »<sup>8</sup>.

8) « La notion d'un premier moment sous la forme d'une expérience des plus chaotiques qui nous pose des questions, d'un second moment formé de catégories fondamentales, depuis longtemps inscrites dans la structure de notre conscience et pratiquement irréversibles, qui déterminent le cadre général à l'intérieur duquel les réponses doivent s'insérer ; puis d'un troisième moment qui donne le détail des réponses sous la forme qui concorde le mieux avec nos besoins présents, tout cela constitue l'essence de la conception humaniste, telle que je la comprends. »<sup>9</sup>

9) « Qu'est-ce au fond qu'"être réel" ? La meilleure définition que je connaisse est celle fournie par la règle pragmatique : "est réel ce dont nous sommes obligés de tenir compte en quelque manière". En ce sens, les concepts sont aussi réels que les percepts, car nous ne pouvons vivre un seul instant sans en tenir compte. Mais l'espèce d'être "éternel" qu'ils possèdent est inférieur à l'être temporel, car il est statique et schématique et manque d'un grand nombre de qualités que la réalité temporelle possède. La philosophie doit donc reconnaître plusieurs royaumes de réalité qui s'interpénètrent mutuellement. Les systèmes conceptuels des mathématiques, de la logique, de l'esthétique et de la morale sont des exemples de ces royaumes. Chacun d'eux déployant quelque forme particulière de relation et différant de la réalité perceptuelle en ce qu'en eux rien ne témoigne de l'histoire ou de l'événement. La réalité perceptuelle contient et implique tous ces systèmes idéaux et beaucoup plus encore. »<sup>10</sup>

10) « Aussi belle et aussi digne d'une contemplation immobile que soit la partie substantive d'un concept, la part la plus importante de sa signification réside dans les conséquences auxquelles il conduit. Elles peuvent résider autant dans la manière de nous faire penser que dans la manière de nous faire agir. Quiconque possède une idée claire de ces conséquences sait effectivement ce que le concept signifie pratiquement, quel que soit l'intérêt propre de son contenu substantiel<sup>11</sup> ».

11) « En dernière analyse, donc, nous croyons tous connaître le même monde, y penser et en parler, parce que nous croyons que nos perceptions nous sont communes. Et nous le croyons parce que les perceptions de chacun de nous semblent changer par suite des modifications survenues dans les perceptions de quelque autre personne. »<sup>12</sup>

12) « Tout ce que la méthode pragmatique implique est donc que les vérités doivent *avoir* des conséquences pratiques. En Angleterre, le mot a pris une acception plus large encore, pour exprimer l'idée que la vérité d'une assertion quelconque *consiste* dans les conséquences qu'elle entraîne, et en particulier dans le fait que ses conséquences soient bonnes. Ici nous sortons tout à fait des questions de méthode ; et puisque mon pragmatisme et ce pragmatisme étendu sont si dissemblables, et que chacun d'eux a assez d'importance pour porter un nom différent, je pense que la proposition de M. Schiller de désigner le pragmatisme plus étendu sous le nom d'« humanisme » est excellente et devrait être adoptée. Le pragmatisme au sens étroit peut être désigné sous le nom de « méthode pragmatique. »<sup>13</sup>

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 453 n

<sup>8</sup> *Ibid.*, vol. 1, p. 456.

<sup>9</sup> *The Meaning of Truth*, Op. cit., p. 64. [61-62].

<sup>10</sup> *Some Problems of Philosophy*, Op. cit., p. 101-102. [95-96].

<sup>11</sup> *Some Problems of Philosophy*, Op. cit., p. 60. [61].

<sup>12</sup> *Ibid.*, pp. 36-37. [47].

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 52. [56].